



## ALEXANDRE LAPRAYE

1927, Paray-le-Monial - ...

**Résistant, mouvement Combat, déporté au Struthof et à Dachau**

***Alexandre Lapraye est arrivé dans les Hautes-Pyrénées après la Guerre. Pendant plusieurs années, il témoigne inlassablement auprès des jeunes générations de ses activités de résistant ou de l'enfer de la Déportation. Alexandre Lapraye est également un des fondateurs du musée de la Déportation et de la Résistance de Tarbes.***

« Je suis né le 2 octobre 1927 à Paray-le-Monial en Saône-et-Loire. Paray-le-Monial se trouve à 70 km au nord de Vichy et pendant les deux premières années de la guerre en zone occupée. La ligne de démarcation passait à 4 km au sud de la ville, de ce fait nous avions au moins un bataillon d'Allemands qui occupait la ville, une petite ville de 7000 habitants, ainsi que la douane, la Feldgendarmarie ; nous étions bien occupés.

J'étais fils unique, j'ai perdu ma mère à l'âge de sept ans, mon père s'est remarié quand j'avais neuf ans. Mon père avait une bonne situation, il était entrepreneur de charpente-couverture-zinguerie. Ma marâtre n'a jamais été gentille pour moi.

Je suis allé à l'école des Frères des Écoles Chrétiennes à Paray-le-Monial, l'école du Sacré-Cœur, j'y suis resté jusqu'au Certificat d'Études et même un peu plus loin car, à ce moment-là, dans les écoles libres, on pouvait présenter le Certificat d'Études Supérieur, c'était un an supplémentaire, mais ce diplôme n'était pas valable, il n'a jamais été reconnu sauf sous Pétain.

En 1939, j'avais douze ans. Je me souviens très bien de la déclaration de guerre : mon père a été mobilisé, je suis resté seul avec ma marâtre et ça a été très dur...

J'aimais bien lire *Signal*, un hebdomadaire du genre de *Paris-Match*, on nous présentait les nouvelles du front. Nous habitons chez ma grand-mère qui tenait un hôtel-restaurant, elle nous a toujours élevés, mes cousins et moi, avec la haine de l'Allemand, mon grand-père avait été tué à Verdun.

Je garde surtout des souvenirs de 1940 quand les Allemands sont arrivés. Il fallait voir cette débandade les jours précédant leur arrivée ! Nous étions sur une route importante venant de Dijon qui allait sur Moulins et vers le Midi : on voyait passer en premier les officiers en voiture avec des femmes et puis les pauvres "troufions" dans des camions, à pied, et puis ensuite les civils en charrette, c'était vraiment la débâcle, et en plus les avions italiens bombardaient ces convois. Nous avons été bombardés le 18 juin : ils voulaient attaquer la gare mais ils se sont trompés, les obus sont tombés sur les cités ouvrières P.L.M. et il y a eu trente-quatre morts. J'ai passé mon Certificat d'Études le lendemain du bombardement.

Quand les Allemands sont arrivés à Paray-le-Monial, le 22 juin 1940, nous avons été très surpris car dans le journal *Signal* on nous montrait une armée allemande mal habillée, les cheveux rasés, comme en 1914-1918, et nous avons aperçu cette armée qui défilait, c'était vraiment une belle armée, il faut le dire ! À ce moment-là ils arrivaient, ils avaient certainement des ordres et ils étaient corrects avec la population.

Mon père est passé chez moi le jour du bombardement, à vélo, avec un camarade, ils se sauvaient, leur colonel leur avait dit en route : *"On se retrouve à Pézenas !"*, dans l'Hérault, mon père a pédalé jusqu'à Pézenas et puis il est rentré huit jours après, il n'a pas été fait prisonnier. Il avait été mobilisé en août 1939, il avait le n°4, et il est rentré en juillet 1940. Il a passé la ligne de démarcation en fraude. Il s'est remis au travail et personne ne lui a jamais rien demandé. »

## LA RÉSISTANCE

« J'ai fait évader un prisonnier enfermé dans une cellule de la Tour Saint-Nicolas à Paray-le-Monial. Il s'était fait prendre en passant la ligne de démarcation. À ce moment-là, les restaurants de la ville devaient nourrir les prisonniers, je lui portais un panier à midi et le soir à la cellule, je devais passer par un employé de la mairie, un homme d'un certain âge, qui venait m'ouvrir. J'ai eu l'occasion de parler avec ce prisonnier et je lui ai demandé ce qu'il avait fait :

– *"Je me suis fait prendre en passant la ligne de démarcation et en plus je suis Juif, je voudrais m'évader."*  
– *"Ça va être simple !"*

Nous nous sommes entendus pour le lendemain à midi : *"Je mettrai mon vélo au bord du trottoir, je donnerai un bon coup de poing dans la figure au gardien, vous sautez sur mon vélo et vous me le laissez derrière les touyades de l'hôtel Terminus."*

Le lendemain à midi, nous arrivons tous les deux, l'employé ouvre la cellule, le prisonnier sort, un grand coup de poing, l'employé était K.O, et voilà... ! Quand il est revenu à lui il m'a dit : *"Va vite avertir les feldgendarmes !"* Je suis parti avertir la Feldgendarmerie mais en prenant mon temps ! Quand je suis arrivé j'ai demandé à la sentinelle à parler à l'officier. Un officier vient me voir et je lui dis : *"Le prisonnier de la Tour Saint-Nicolas s'est évadé !"* Ça gueulait ! Des ordres dans tous les coins, les side-cars qui démarraient... ! Je me suis dit : *"Courrez toujours, vous ne le trouverez pas."* Je n'ai jamais été ennuyé pour ça. »

### **L'entrée au mouvement Combat**

« Je suis entré dans la Résistance au mouvement Combat, le 1er décembre 1941, je venais juste d'avoir quatorze ans. Ce n'est pas moi qui suis entré dans la Résistance, c'est la Résistance qui est venue me chercher, qui m'a contacté, car fin 1941 ma belle-mère est devenue une collaboratrice notoire dans la ville, on m'a demandé de la surveiller. Un jour dans une petite fête locale, dans un petit village à côté de chez moi, un homme vient me trouver et me dit :

– *"Vous êtes le fils Lapraye ?"*  
– *"Oui."*  
– *"Je vous donne un rendez-vous avec un monsieur..."*  
– *"J'y serai, c'est pourquoi ?"*  
– *"Parce qu'on a besoin de vous dans la Résistance, à cause de votre belle-mère."*

Deux ou trois jours après, je suis allé à ce rendez-vous, le premier gars je ne le connaissais pas et le deuxième non plus, il me dit : *"Voilà, est-ce-que tu veux nous aider ?"* – *"Bien sûr au contraire, je suis tout prêt à faire tout ce que vous voudrez !"* C'est comme ça que je suis entré dans la Résistance.

Ma belle-mère avait un amant qui était le chef de la Feldgendarmerie et elle servait de "mouton" dans les prisons : elle disparaissait pendant huit, dix jours, après nous avons su qu'elle allait dans les prisons de Chalon et de Dijon, dans les cellules pour faire le "mouton", c'est-à-dire essayer de faire parler les prisonnières. Elle y est allée cinq ou six fois durant l'année 1942.

Mon père vivait avec ma marâtre, ils ne se parlaient pas, moi je prenais des râclées quand mon père n'était pas là. À partir de l'âge de quatorze ans, j'ai commencé à dire : *"Attention !"*. Un jour, j'étais tellement en colère, elle revenait à 11h45 de la Feldgendarmerie, je l'attendais derrière la porte avec un broc, j'étais prêt à la tuer ! Je lui ai tapée dessus, je lui ai abîmée l'épaule. L'après-midi, les feldgendarmes sont venus me chercher, ils m'ont passé un bon "savon" et puis ils m'ont relâché.

Le mouvement Combat était bien cloisonné. Je savais que c'était Combat parce que, de temps en temps, on me donnait des tracts à aller distribuer la nuit pendant le couvre-feu. Je prenais des risques, je n'étais pas tout seul, on faisait ça à deux ou trois dans le quartier. Je connaissais tous ceux de mon groupe, on était six : un cousin, un autre camarade qui avait un an de plus que moi, deux autres qui avaient trois ou quatre ans de plus que moi, et puis notre chef qui avait une quarantaine d'années. »

## **Les passages de la ligne de démarcation**

« En 1941, j'ai commencé à faire passer la ligne de démarcation bien que je ne fusse pas encore entré dans la Résistance. Je n'avais pas de faux-papiers. J'avais un "ausweis" pour aller chez des parents de l'autre côté de la ligne dans un petit village qui s'appelle Poisson, à 8 km de Paray-le-Monial, c'est-à-dire à quatre kilomètres de l'autre côté de la ligne. J'ai fait passer la ligne de démarcation à beaucoup de clandestins car je connaissais bien le coin : quand j'étais gamin, j'allais avec mes cousins, dans les bois ramasser des champignons, à la pêche dans les mares aux grenouilles. J'ai fait passer pas mal de monde.

En 1942, une fois entré dans la Résistance, on m'a fait passer plusieurs personnes : j'avais toujours un lieu de rendez-vous, quelqu'un me les amenait là et je partais avec eux. J'avais une "combine" avec un fermier qui habitait juste sur la ligne de démarcation. Lorsque j'avais un "ausweis", si j'avais des gens à faire passer, la veille ou l'avant-veille j'allais le voir : *"Tiens, j'ai des gens à faire passer à telle heure..."*, et lui suspendait un torchon blanc à un endroit précis pour me signaler la présence d'une patrouille dans les environs. C'était surtout beaucoup de Juifs et des prisonniers de guerre qui s'évadaient, deux Anglais dont un que j'ai retrouvé au camp de concentration du Struthof (c'était en fait un médecin dans l'armée belge, au camp je l'ai connu comme officier de la Navale anglaise). Parfois il y en avait trois, parfois quatre, j'en ai fait passer en tout une bonne cinquantaine. »

## **L'action dans la Résistance à partir de 1943**

« La première année, mon action a été surtout d'espionner ma belle-mère, regarder dans son sac, noter ses heures de départ, les jours où elle partait, les jours où elle revenait des prisons, probablement que mes chefs savaient où elle allait mais moi je ne le savais pas. L'année 1942 est passée comme ça et début 1943, j'avais pris un an de plus et j'ai demandé à faire autre chose. J'ai continué à espionner ma belle-mère mais je ne faisais plus passer la ligne de démarcation puisque la France était totalement envahie depuis le 11 novembre 1942. J'ai alors participé à plusieurs coups de main dans la région de Paray-le-Monial, sur l'ennemi et sur certains collaborateurs notoires.

On travaillait avec Résistance Fer, un jour on m'a dit : *"Il faut que tu sois tel jour, tel soir, à telle heure, à tel endroit..."* Je m'y suis rendu, c'était tout près de la gare, un train de wagons de paille était prêt à partir pour le front russe, c'était de la paille réquisitionnée dans la région. On a mis le feu au train. C'était mon premier coup de main, à mon âge ça m'avait plu ! On était trois, tout le train a cramé.

En 1943, j'ai participé à des petits coups de main : Le Creusot se trouve à 40 km au Nord de Paray-le-Monial, à ce moment-là des sous-marins de poche sortaient des usines du Creusot, ils prenaient le canal du centre pour remonter jusqu'à Chalon-sur-Saône toute proche, à une quinzaine de kilomètres, et il y avait beaucoup d'écluses. Lorsque trois ou quatre sous-marins étaient prêts à sortir, la Résistance était mise au courant par des résistants qui travaillaient aux usines du Creusot, avec des camarades, beaucoup plus âgés que moi, nous faisons sauter les écluses, c'est arrivé deux ou trois fois. Mais ça n'a pas duré longtemps car ils ont mis par la suite des postes de garde à chaque écluse et on n'a pas pu continuer.

Le 14 juillet 1943, une manifestation de jeunes a eu lieu au monument aux morts, ils ont chanté "La Marseillaise", ils sont venus avec des drapeaux tricolores, ma belle-mère était sur place et elle est allée tout de suite avvertir les autorités allemandes, elle a pris les noms de ceux qu'elle connaissait : une quinzaine de garçons ont été arrêtés, condamnés à trois mois de prison et incarcérés à la prison de Hauteville dans l'Ain. Deux autres, un homme de l'âge de mon père et un autre camarade qui avait un an de plus que moi, ont été déportés, nous nous sommes retrouvés au camp du Struthof. Là ça devenait grave. Un jour j'ai trouvé dans son sac une liste d'antiallemands, mon père était en tête alors qu'il était neutre, qu'il ne faisait rien, il ne s'occupait pas de la Résistance, il avait son travail, et moi j'étais en second, ma grand-mère était en troisième...etc. Cette liste je l'ai lue, j'ai pris des noms et je l'ai donnée à mes chefs.

Début 1943, quand les réfractaires au S.T.O. ont commencé à prendre le maquis, près de chez moi, à 20 km, se trouvait le maquis de Baubry, je faisais des liaisons entre mes chefs, je circulais à vélo, ils m'envoyaient porter des armes cachées dans mes sacoches.

Ma belle-mère a été abattue par la Résistance le 9 décembre 1943 par un inspecteur de police de Paray-le-Monial, je ne savais pas à quel mouvement il appartenait. Elle a été abattue chez nous dans la cuisine, elle rentrait de la Feldgendarmérie, l'inspecteur était au café chez ma grand-mère, il a attendu qu'elle passe dans le café, qu'elle prenne le hall pour rentrer chez elle, il est passé par derrière, par la cour, il est entré en même temps qu'elle, quand il a ouvert la porte elle s'est retournée, il l'a abattue de deux balles dans la tête. Ma grand-mère était au courant, elle a vu celui qui l'avait abattue, elle me l'a dit après, mon oncle et ma tante aussi.

Devant ma belle-mère je n'avais pas peur, je prenais *Radio-Londres*, j'écoutais les nouvelles, mon père lui écoutait la *Suisse Romande*, c'était une émission tous les samedis, on savait ce qui se passait sur les théâtres d'opérations.

J'ai été arrêté le 28 décembre 1943. Les Allemands ont toujours cru que c'était moi qui l'avais abattue parce que plusieurs fois je lui avais dit : "*J'aurais ta peau !*", et elle répétait ça aux feldgendarmes. »

### **L'arrestation**

« Deux gars que je connaissais, de 20-21 ans, étaient au maquis de Baubry, ils se sont crus malins en venant se promener un jour à Paray-le-Monial avec les armes, ils avaient chacun leur P.M., leur Sten et ils ont été pris. Mon mouvement avait contacté ces gars, les avait reçus un soir, ils sont restés trois, quatre jours lâchés, ils se baladaient comme ça, ils ont reconnu ceux du mouvement qui étaient là, ils ont été arrêtés et un d'entre eux a parlé, il a été déporté à Mauthausen et il n'est pas revenu. Nous avons été soixante-et-onze de Paray-le-Monial à avoir été arrêtés et nous sommes rentrés à vingt-trois.

J'ai été arrêté sur dénonciation : j'avais un camarade d'école qui était devenu "collabo", les feldgendarmes lui avait demandé de me contacter le 28 décembre dans l'après-midi, j'allais faire des courses aux Nouvelles Galeries, je le trouve dans une rue, il m'attendait :

\_ "*Tu ne connais pas quelqu'un qui aurait un accordéon à vendre ?*" (il jouait de l'accordéon)

\_ "*Si, justement je connais quelqu'un qui en a un et qui cherche à le vendre.*"

\_ "*Où vas-tu ?*"

\_ "*Je vais aux Nouvelles Galeries.*"

Je suis parti et lui est parti de son côté avertir les feldgendarmes. Quand je suis sorti des Nouvelles Galeries, deux feldgendarmes m'attendaient à la porte, lui je l'ai aperçu qui se sauvait. Ce gars-là ensuite s'est engagé dans les SS, il a été fusillé en 1945, condamné par le tribunal militaire de Besançon et fusillé à Besançon. Sa sœur était partie en Allemagne lors de la déroute allemande, elle est revenue après la guerre, nous étions déjà rentrés et nous l'avons bien accueillie... Il s'appelait Monsieur Antoine, maréchal-ferrant à Paray-le-Monial. »

### **L'interrogatoire et la prison**

« On m'a amené à la Feldgendarmérie, un Lieutenant a commencé à me poser des questions :

\_ "*C'est toi qui as tué ta maman ?*"

\_ "*Ce n'est pas ma maman !*"

\_ "*Si...*"

\_ "*Non, mettez-vous à ma place...*"

\_ "*Oui, oui, je comprends, je comprends... ! Mais enfin vous ne vous aimiez pas tous les deux ?*"

\_ "*Non, avec ce qu'elle faisait je ne pouvais pas l'aimer parce que j'étais quand même au courant de ce qu'elle faisait avec vous !*"

Alors là deux gifles pour commencer et puis toute la nuit on m'a questionné. On me mettait dans une grande pièce et puis j'ai vu arriver les autres copains. Ils avaient cueilli tout le groupe ; les bras en l'air avec une sentinelle qui nous empêchait de baisser les bras, heureusement que de temps en temps on avait une sentinelle qui était un petit peu plus brave que l'autre qui nous laissait baisser les bras, sitôt qu'on entendait du bruit il fallait les relever.

Toutes les deux heures environ, chacun à notre tour, on passait à l'interrogatoire, interrogatoire musclé : je suis resté, à la prison de Chalon, près de quinze jours sans pouvoir coucher sur le dos tellement j'avais reçu de coups de nerfs de bœuf, j'étais marqué, zébré et sur les fesses, pareil, et mes camarades aussi. En ce qui me concerne, ils s'occupaient surtout de l'exécution de ma marâtre, ils pensaient que c'était moi qui l'avais abattue. Trois jours d'instruction musclée à la Feldgendarmérie de Paray-le-Monial. Ensuite nous sommes partis tous les six à la prison de Chalon-sur-Saône.

On est arrivé à la prison de Chalon, on ne savait pas ce que c'était que la prison. On nous a mis tous les cinq dans la même cellule, nous avons pu parler un peu, puis deux heures après on nous a séparés, je me suis retrouvé tout seul dans la mienne. Je venais juste d'avoir seize ans.

À Chalon, c'était pire qu'à Paray-le-Monial, j'allais à l'instruction presque tous les jours, c'était la râclée à chaque fois. J'étais interrogé par la Gestapo. Les questions portaient sur ma belle-mère. Pour le reste, ils étaient au courant par ma belle-mère que j'écoutais Londres, je ne leur ai jamais dit que je faisais passer la ligne de démarcation, ils l'ont su, peut-

être que quelqu'un l'a dit, je ne sais pas. Ils voulaient que je dise que c'était moi qui l'avais tuée ou que je leur dise qui l'avait tuée, heureusement pour moi je ne le savais pas sinon j'aurais parlé, à seize ans...

Je suis resté à la prison de Chalon-sur-Saône jusqu'au 15 février 1944, un mois et demi. La première nuit de prison c'était la nuit du Jour de l'An. Le lendemain matin je vois arriver un gars, le bras en écharpe, un homme d'un certain âge, je lui souhaite la bienvenue : *"Oh ! Ne te casse pas la tête, je connais ça ! J'ai été en prison, j'étais un gars du milieu... ! Mais moi j'ai droit aux colis."* En effet, il recevait des colis, c'était le "mouton".

J'ai compris assez vite que c'était un "mouton" parce qu'il y avait deux lits sans matelas et on nous en a apporté deux et une couverture chacun. Il recevait des bons colis, le soldat allemand qui distribuait la soupe nous donnait toujours des suppléments alors qu'avant je n'avais rien. À ce moment-là, je ne pensais pas que c'était un "mouton". Je lui ai dit : *"Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?" \_ "C'est les Allemands qui m'ont tiré une balle dans le bras la nuit du réveillon..."* Il m'a raconté toute une histoire qui ne tenait pas debout. Il partait se faire refaire le pansement, parfois trois, quatre heures : *"Oh ! J'en ai marre, j'attends dans cette infirmerie... !"* Il me disait : *"Il faut tenter de t'évader !"* Alors quand je partais à l'instruction : *"Il faut t'évader, quand tu sors, moi j'habite Chalon, tu sors, tu vas bien t'habiller, mettre des pull-overs, comme ça si on te tire dessus tu auras des chances, mais y'a pas de raison, la voiture s'arrête devant la prison, quand tu sors tu files et tu cours ! Tu vas à tel numéro dans la rue tant, j'ai ma maîtresse qui est là et elle s'occupera de toi !"*

Après réflexion faite, plus tard, j'ai compris que les Allemands voulaient m'abattre pour ne pas avoir à me condamner, m'envoyer dans les camps, ils voulaient m'abattre pour tentative d'évasion. Des moments j'étais décidé, je disais je vais essayer, et puis quand j'arrivais à la porte de la prison je voyais la traction, non je ne pouvais pas ! Je savais ce que c'était qu'un "mouton" car dans les prisons on se parle par les barreaux entre midi et deux heures quand les gardiens sont en train de manger : *"Attention qu'on ne te mette pas un mouton !"* Au bout de huit jours, ce gars-là m'a quitté, je ne l'ai plus revu.

Un matin, appel, je descends dans la cour. Sept hommes se trouvaient là, je me mets avec eux, on nous avait rendu nos affaires personnelles. Sur les sept j'en connaissais six, je ne savais pas qu'ils avaient été arrêtés. On a pu discuter un peu en se faisant de temps en temps rappeler à l'ordre : *"Qu'est-ce que vous faites là ?"* Deux que je connaissais très bien : *"On fait partie du réseau Fer et on a été arrêté il y a quinze jours."* \_ *"Qu'est-ce que vous avez fait ?"* Ces deux garçons étaient au réseau "Fer" et ils avaient essayé d'abattre deux jeunes femmes qui étaient comme ma belle-mère, collaboratrices notoires et même maîtresses d'officiers, ils ont tiré sur elles mais ils les ont manquées. Je revois ces sept camarades-là, dont mon chef de groupe. Nous étions six dans mon groupe mais aucun des cinq camarades qui étaient à la prison de Chalon ne se sont trouvés dans la cour pour partir pour une destination inconnue, je me suis retrouvé avec tous ces gars sauf mon chef de groupe.

On nous a embarqué dans un car et nous sommes partis sur Dijon, on nous a enfermés dans la prison de Dijon. À Dijon, on nous a repris nos affaires personnelles et on nous a mis dans des cellules séparées. Je me suis retrouvé dans une cellule où se trouvaient déjà quatre prisonniers, nous étions cinq dont un garçon plus jeune que moi et qui a été relâché.

Le 23 février, nous sommes passés devant le tribunal militaire de Dijon, on a été condamné tous les huit, condamnés à mort, salle des Etats de Bourgogne à Dijon, ensuite on nous a ramenés dans nos cellules. Trois jours après, on est venu nous chercher, on nous a réunis dans deux cellules mitoyennes avec une ouverture pour passer d'une cellule à l'autre, c'était la cellule des condamnés à mort. Le lendemain matin, un prêtre est venu pour nous demander si on voulait communier. Moi j'ai dit oui ; la deuxième cellule servait à ça et à écrire les dernières lettres aux parents... C'est dur quand on sait qu'on est condamné à mort et qu'on va être fusillé... Quand ils sont venus le matin, deux, trois officiers, des hommes en armes et un "genre" d'avocat, ils nous ont appelé les uns après les autres, ils ont appelé tous les noms sauf le mien : *"Et moi ?" \_ "Reste ici, ne bouge pas !"* Tout le monde savait qu'il y avait des condamnés à mort et lorsqu'ils sont sortis toute la prison s'est mise à chanter "La Marseillaise", sauf moi parce que moi j'étais... Ils ont été fusillés ce matin-là.

Vers 9h du matin on est venu me chercher, on m'a amené dans une cellule qui servait de bureau à la Gestapo au rez-de-chaussée, je me suis retrouvé devant un colonel de la Wehrmacht, très aimable : *"Tu sais j'ai un enfant qui est à peu près de ton âge. Je t'apprends que tes camarades ont été fusillés."* \_ *"Ça je m'en doute..."* \_ *"Toi tu as été gracié à*

*cause de ton jeune âge.*" Ma peine était commuée en travaux forcés à perpétuité : *"Tu vas partir prochainement pour l'Allemagne."* Je suis retourné dans ma première cellule où j'ai retrouvé les quatre copains.

Je suis resté là jusque dans la nuit du 2 au 3 mars ou du 3 au 4 mars. Le soir vers 23h, on vient me chercher, je me retrouve en bas devant le bureau, on me redonne mes affaires personnelles, on me redonne mes lacets, tout ce qui m'avait été enlevé et un gardien me dit : *"Tu pars pour Paris."*

On me menotte avec un autre prisonnier de 25-30 ans et puis on nous amène à la porte de la prison où se trouvait une traction-avant qui nous attendait avec un chauffeur et un Feldwebel de la Wehrmacht, un petit peu plus grand que moi, d'un certain âge. Nous partons dans les rues de Dijon pour aller à la gare, il était deux heures du matin environ. Soudain la traction s'arrête, le chauffeur lève le capot, regarde, ils discutent en allemand tous les deux, d'un seul coup on avait compris, ils nous font descendre : *"Partir à la gare tous les trois !"*, c'est-à-dire le Feldwebel, le prisonnier et moi. J'avais une valise en bois, je pensais que ce gars-là allait prendre l'initiative d'agir le premier, c'était normal. En pleine nuit dans Dijon, il y avait encore 20 cm de neige, le "black-out" complet, je vois qu'il ne bougeait pas, qu'il ne disait rien, je lui file un coup de coude, rien, je lui refile un coup de coude : *"Allez, t'es prêt ?"* Pas de réponse.

On arrive à la gare, on monte dans un train, c'était un train de permissionnaires allemands qui partaient visiter Paris. Quatre ou cinq soldats étaient là, des sous-officiers allemands, on nous a mis là-dedans avec notre Feldwebel, on nous a enlevé les menottes et ils nous ont laissé discuter, alors je lui ai dit :

*"Mais alors, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Pourquoi ? On avait une occasion unique ! Avec ma valise en bois, je me retournais, pan ! Et puis toi avec la carrure que tu as le pauvre Feldwebel on le descendait là et puis on se sauvait !"*

– *"Oui, mais tu es mal tombé."*

– *"Pourquoi, qu'est-ce que tu es ?"*

– *"J'étais volontaire pour partir sur le front russe dans la L.V.F., j'ai passé déjà six mois sur le front russe, je suis venu en permission, j'habite Paris, j'ai fait la connaissance d'une fille et à l'issue de ma permission au lieu de rejoindre mon unité, je suis parti à Lyon avec la fille, et puis j'ai été arrêté, et je repars sur le front de Russie. T'as pas eu de chance !"*

Voilà la seule fois où j'ai eu l'occasion de m'évader.

Nous arrivons le matin à la gare de Lyon, une autre traction m'attendait. A Paris, une autre traction m'attendait aussi, celui qui était avec moi je ne l'ai plus revu. On me met dans la traction et en route ! On m'amène à la prison du Cherche-Midi, prison qui n'existe plus maintenant et dans laquelle a été enfermé le Capitaine Dreyfus. La première matinée, j'ai vu cette cellule très haute, très froide, à midi distribution de soupe, on me donne ma gamelle de soupe, elle n'était pas trop mauvaise, elle était assez épaisse, ça allait. Ils étaient deux à distribuer la soupe, deux soldats de la Wehrmacht, ils me regardaient, un des deux m'a demandé mon âge : *"Seize ans."* Il est revenu après me remplir une deuxième fois ma gamelle de soupe. Dans l'après-midi, on m'a amené dans une pièce où nous étions cinquante-deux et que l'on appelait "la volière", une grande pièce avec des grandes fenêtres à barreaux, nous avions un poêle, des châlits, on couchait là. Nous étions là en instance de départ pour les camps de concentration, mais en même temps nous étions là comme otages, nous avions un numéro chacun, s'il y avait eu un assassinat d'une "huile" pendant ce temps-là, quinze ou vingt auraient été fusillés.

Là j'ai repris un peu d'espoir : les fenêtres étaient peintes en bleu (même chez les particuliers on était obligé de peindre les fenêtres en bleu) et des prisonniers, avec l'ongle, avaient inscrit leurs noms et j'ai retrouvé le nom de deux camarades qui avaient été vendus le 14 juillet 1943 par ma belle-mère dont un qui était Capitaine dans la Résistance, je l'ai su après, qui habitait à 300 m de chez moi. Je me suis dit : *"Peut-être que je vais les retrouver"*, parce que à Paray-le-Monial on disait : *"Oh ! Ils sont partis, paraît-il qu'ils les aient amenés dans les mines de sel de Haute-Silésie !"*, on ne savait pas, on ne connaissait pas encore l'existence des camps de concentration.

Je suis resté à la prison du Cherche-Midi du 6 au 22 mars 1944. »

## LA DÉPORTATION

« Nous sommes partis le 22 mars 1944, on nous a embarqués à la Gare de l'Est dans des wagons de 3<sup>e</sup> classe, pas des wagons à bestiaux. Des soldats de la Wehrmacht étaient là, on nous avait donné un colis avant de partir. Il n'y avait que des prisonniers comme moi, la plupart condamnés à mort et graciés, beaucoup de personnes âgées, nous étions deux jeunes dont un petit niçois qui avait un an de plus que moi, il s'est jeté dans les fils de fer barbelés électrifiés du camp quelques jours après notre arrivée.

Nous sommes arrivés le matin à la gare de Rothau. On nous a faits descendre du train, et là sur l'autre côté du quai se trouvaient des femmes, des filles, des enfants qui criaient : " À mort ! À mort ! À mort !" et ils nous lançaient des cailloux, j'ai pris une pierre sur la tête, je me suis mis à saigner, j'avais une grosse balafre et du sang partout. Pour embarquer dans les camions c'était à la schlague, moi je n'ai pas pris de schlague, je pense que les Allemands ont dû dire : "*Celui-là il a son compte !*".

Ensuite nous avons pris la route qui monte au camp. Plus tard, nous avons su que la population avait reçu l'ordre de ne rester ni dans les rues ni aux fenêtres, les volets devaient être clos. De ce fait les rues étaient désertes et bien des volets restaient entrebâillés, on pouvait même apercevoir de temps en temps une personne qui regardait. La route grimpe, il y a des virages, nous étions violemment ballotés dans le camion. La route était une sorte de chemin de terre mal nivelé jusqu'à l'arrivée au camp à six kilomètres de Rothau. On est déjà à huit cents mètres d'altitude. Je suis arrivé au camp le 23 mars 1944. »

## NATZWEILER-STRUTHOF

### L'arrivée

« Nous passons sous un portail fait de doubles fils de fer barbelés, c'est l'entrée du camp de concentration, c'est écrit en toutes lettres : Natzwiller.

On commence à nous descendre des camions, c'est la schlague, et puis on aperçoit des gens habillés un peu n'importe comment avec des grands "NN" en rouge sur le dos, des bagnards, des gens habillés en bagnards avec les raies. Entre nous on se dit : "*Mais ils se sont trompés, ce n'est pas là qu'on doit venir, ça ce sont des droits communs !*" Alors on nous descend jusqu'au dernier bloc du bas où se trouve le crématoire, la douche. C'est la schlague, toujours la schlague. En colonne par cinq devant le crématoire et soudain arrive un officier allemand SS, c'est le Commandant Kramer, bien connu dans le monde de la déportation, il nous tient le discours suivant : "*Vous n'êtes pas des prisonniers de guerre, pas des déportés normaux, vous êtes la plupart des gens à exterminer, vous êtes ici dans un camp au titre de NN, Nacht und Nebel, Nuit et Brouillard, vous êtes entrés par la porte et vous ressortirez par la cheminée !*"

Juste à côté de nous il y a un amas de cadavres, peut-être 150 à ce moment-là, entassés les uns sur les autres, comme il gelait la nuit à -10°C on ne les descendait pas dans la cave en-dessous qui servait de morgue.

Là on nous fait déshabiller dehors, on nous dépouille de tout. On passe pour nous faire tondre, on nous tond tout. Nous nous retrouvons le crâne nu, je me souviens que nous avons un camarade avec nous, Duhar, il avait une soixantaine d'années, c'était un marinier, il avait une "gueule" mais il était très brave, il avait une barbe immense, on ne le retrouvait pas, on ne le reconnaissait pas ! On en rigolait quand même... Une fois tondu, on nous mettait sur un tabouret, à côté il y avait un grand seau avec un désinfectant, un déporté nous badigeonnait de long en large, il faisait son boulot, c'était son kommando, il faisait ça sans ménagement, copieusement, c'est incroyable ce que ça pouvait chauffer, ça nous brûlait ! On ne prenait pas ça encore au sérieux, on rigolait de se voir, mais après ça a changé...

Au Struthof, nous n'étions que des hommes. Dans mon convoi, il y avait un dénommé Poirier qui avait 80 ou 82 ans. Dans mon groupe nous étions tous Français mais au camp il y avait toutes les nationalités : des Russes, des Polonais mais surtout des Belges, des Benelux et des Norvégiens. Mais tous n'étaient pas "NN", il y avait des gens comme moi qui n'étaient pas "NN", les Français étaient tous "NN", les Belges étaient "NN", les Luxembourgeois étaient "NN", les Norvégiens n'étaient pas tous "NN", les Russes étaient "NN", les Polonais aussi, les Hollandais "NN", tous à exterminer.

Mon matricule était 8623.

On nous a donné des oripeaux, c'étaient des vêtements qui, nous l'avons su après, revenaient d'Auschwitz, provenant de Juifs qui avaient été exterminés. C'étaient des costumes, un pantalon et une veste de costume, un gilet, et une chemise sans col, ils étaient tous marqués "NN", un grand "NN" sur le dos et puis deux "NN" sur la couture du pantalon et sur le mützen, le béret que nous avons, ils étaient tous rayés.

Ensuite nous sommes montés dans le bloc, nous avons tous été affectés au bloc 11. L'après-midi nous sommes ressortis, on nous a appris à nous mettre au garde à vous, en rangs pour être comptés, alors là à la schlague, "les yeux à gauche, les yeux à droite" (en allemand), tête gauche, tête droite et garde à vous, on prenait le mützen et on l'enlevait pour se mettre au garde à vous, on avait le mützen à la main, et puis on le remettait, dans le froid, à ce moment-là il faisait très froid. Enfin nous sommes rentrés au bloc.

Le lendemain matin, nous étions dans le bloc, nous n'étions pas allés encore en kommando, nous n'étions pas désignés, les anciens nous ont dit : "Attention, y'a Fernandel !", "Fernandel" c'était un Adjudant-Chef SS, c'était la brute, le monstre là-bas, il avait un chien, il venait de temps en temps dans les blocs et il lâchait le chien, "Sitôt que le chien arrive, montez sur les tables !" Le pauvre Monsieur Poirier n'a pas pu monter sur la table, le chien l'a égorgé, il est mort là. C'était le premier mort que nous avons eu dans notre convoi. Mourir d'une telle façon c'était démoralisant... »

### **Le travail en kommando**

« J'ai été désigné dans un kommando : on partait en rangée de cinq, on se battait entre nous pour ne pas être sur les côtés, pour se trouver une place au milieu de la colonne, parce que le SS arrivait et disait au Kapo en allemand, on ne comprenait pas : *"Il va falloir en tuer trois, quatre !"*.

On montait dans un petit chemin qui était bordé de fils de fer avec des têtes de mort et on passait là au milieu pour monter au kommando, dans la neige, le Kapo donnait un coup d'épaule, le gars tombait, passait par-dessus le petit fil de fer, il y avait tentative d'évasion et le SS l'abattait. Mais ça n'a pas duré longtemps.

Je me suis retrouvé à la porte du camp, on était un groupe de quatre ou cinq dont un garçon qui venait de chez de Gaulle, qui avait été parachuté. On déblayait la neige devant la porte d'entrée où le chemin aboutissait, on déblayait autour de la cabane, on était quatre ou cinq gars à faire. C'était très dur ; à mon âge on déblaye de la neige pendant une heure mais quand ça dure toute la journée avec rien dans le ventre... Un jour, je m'étais arrêté, je n'en pouvais plus, j'étais appuyé sur ma pelle, un SS qui était dans la baraque me voit, il me met un coup de manche de bêche sur le dos, j'ai cru qu'il m'avait coupé en deux ! Je me suis relevé comme j'ai pu, mais je ne pouvais plus travailler. Le copain qui avait 25-26 ans, qui était encore solide me dit : *"Essaye de travailler !"* Alors je ne remplissais pas ma pelle, j'en mettais un tout petit peu et c'est lui qui faisait ma part de travail. Mais le soir j'ai souffert du dos, j'en ai gardé des séquelles, je les ai toujours.

C'est important de dire comment nous étions chaussés, nous avions des claquettes et des "chaussettes russes", c'est-à-dire des chiffons entourés, alors les pieds gelés... Le soir on rentrait au bloc, souvent tous trempés, nous n'avions pas le droit de nous faire sécher, d'ailleurs il n'y avait qu'un poêle, on n'aurait pas pu tous se faire sécher. La soupe était toujours très chaude mais elle était claire, on pliait nos affaires au pied du châlit et le lendemain matin réveil à cinq heures. On remettait nos affaires mouillées et on repartait à l'appel à sept heures. À ce moment-là, à 7h il ne faisait pas encore jour, les projecteurs éclairaient le camp pour l'appel. Ensuite on revenait un petit moment jusqu'au lever du jour et on partait au kommando. »

### **Les tentatives d'évasion**

« Il y a eu des tentatives d'évasion, nous étions contre : cela faisait une quinzaine de jours que nous étions au camp, un gars était absent à l'appel du soir. On nous a fait déshabiller et nous sommes restés là nus pendant près de deux heures à attendre. Ils ont retrouvé le gars, ils l'ont bastonné devant nous et ils l'ont amené au bunker. Il a été pendu le dimanche suivant. Nous avons perdu beaucoup de camarades par le froid. Sitôt qu'on voyait quelqu'un faire une réserve de pain ou autre, on lui déconseillait de suite et on le surveillait pour ne pas qu'il essaye de s'évader. »

### **Le Revier**

« Là au bout de trois semaines, un jour je suis tombé, j'ai eu un malaise à l'appel. Mes camarades m'ont relevé, m'ont tenu debout, j'étais inconscient, ils m'ont ramené au bloc. Je suis revenu à moi au bloc, mais j'avais mal, je toussais et j'avais mal à la gorge. Le chef de bloc qui était un déporté allemand, un communiste, je l'ai su après, me dit : "Tu restes là et je vais t'envoyer au Revier". Quelqu'un m'a accompagné au Revier. J'arrive à l'infirmerie, le médecin-chef déporté, c'était un Belge, m'ausculte, me regarde, il ne me trouve pas malade et il me met dehors. En sortant, à la porte, je pleurais et le médecin SS rentrait, le "Läger Artz" on l'appelait, il m'a regardé et d'un seul coup il s'est mis à crier et m'a



dit : *"Suis-moi !"* Il a passé un "savon" au médecin belge et on m'a affecté au Revier 7, le Revier des tuberculeux. J'avais la scarlatine et un flegmon à la gorge pour le moment.

On me met dans une grande salle, j'étais tout seul, c'était pour les contagieux. J'étais le premier arrivé dans cette salle, ensuite il en est arrivé d'autres le lendemain, le surlendemain, la salle était pleine au bout de quelques jours. J'ai rencontré un médecin français, le docteur Lavoué, il m'a sauvé la vie plusieurs fois. Il était de Rennes (il avait assisté la mère du Général de Gaulle dans ses derniers moments, avant d'être arrêté). Le docteur Lavoué me dit :

\_ *"Je vais quand même vous passer une radio (il y avait une radio au Revier 1). Vous faites une primo-infection".*

\_ *"Qu'est-ce que c'est ça ?"*

\_ *"Une petite tuberculose".*

Un jour, il est arrivé des malades, surtout des diphtéries, des scarlatines, des flegmons à la gorge, toutes sortes de maladies contagieuses mais surtout des diphtéries. J'ai vu un camarade de La Rochelle atteint de diphtérie, assis sur son lit et ne pouvant plus respirer et nous demandant de lui ouvrir la gorge pour pouvoir respirer, on ne pouvait pas et il est mort dans des souffrances terribles, assis sur son lit..., il s'est étouffé comme ça.

Un beau jour, j'étais sur mon châlit, arrive un gars, un grand monsieur, d'un certain âge, qui boitait, il s'assied sur son châlit :

\_ *"Je suis le Général d'Armée Frère."*

\_ *"Ah, bon !"*

\_ *"Tu es Français toi aussi ?"*

\_ *"Oui."*

\_ *"Mais tu es tout jeune, quel âge as-tu ?"*

On a discuté un peu. Il avait la diphtérie et deux, trois jours après ils l'ont amené dans un autre bloc, le bloc 1 où se trouvait le bloc opératoire, si on peut appeler ça un bloc opératoire.

Je suis resté là jusqu'au mois de mai, il n'y avait plus de neige, les feuilles recommençaient à pousser, la nature redevenait belle, j'allais mieux. J'avais toujours cette tuberculose. Le docteur Lavoué vient me trouver et me dit : *"En principe je devrais vous faire sortir mais je vais vous garder à cause de cette primo-infection, et puis vous êtes le plus jeune des Français qui sont là, je vous garde comme aide-infirmier. Vous allez retrouver un autre aide-infirmier qui est lui aussi un homme qui vient de Londres, qui a été parachuté, Joël Le Tac."*

J'entre dans cette pièce, c'était le lavabo et il y avait deux lits superposés, Le Tac était en bas et moi au premier, on servait d'aide-infirmiers. C'étaient les corvées. La corvée pour moi la plus dure était la corvée de soupe : il fallait aller chercher des bouteillons de soupe qui pesaient au minimum cinquante kilos, très chauds et qui fermaient mal, on était obligé de se mettre le müzen sur la main pour ne pas se brûler. Les escaliers au camp du Struthof faisaient en hauteur le double d'un escalier normal, d'une marche normale, c'est du granit très dur, il fallait faire parfois quatre ou cinq voyages. C'était le docteur qui faisait la distribution de soupe avec le Kapo du Revier. Là nous étions bien malgré tout, nous n'étions pas dehors, nous avions chaud. Nous faisons notre travail, c'était dur car il fallait laver les pièces, il fallait faire la corvée de soupe et surtout la corvée des cadavres. »

## **Le crématoire**

« Il y avait une chambre que l'on appelait le mouiroir, tous les jours il y avait cinq, six, sept morts. Le matin nous allions dans la chambre, Joël Le Tac et moi, on récupérait les cadavres, on les emmenait au vachraum et le soir pareil. Les cadavres qui étaient là, tous nus bien sûr, c'étaient des squelettes, on les lavait au jet et ensuite nous les descendions le matin au crématoire. On faisait parfois trois, quatre voyages sur un brancard. A ce moment-là les cadavres n'étaient plus dehors, le soleil commençait à apparaître.

J'emmenais les cadavres, on les mettait à la morgue, la cave qui existe toujours, sous le crématoire. Là se trouvait un kommando, le chef était russe, il s'appelait comme moi Alex. Ils étaient quatre ou cinq à travailler là, ils avaient de la soupe à volonté, c'était une petite faveur que les SS leur accordaient car ces gars-là ne sortiraient pas vivants du camp, ils savaient trop de choses. Derrière se trouvaient les quatre crochets de pendaison, il arrivait parfois des convois entiers de quarante, cinquante, surtout des Polonais, des Russes, ils étaient directement pendus. Le réseau "Alliance" a été abattu comme ça au mois d'août, ce n'étaient que des Français, les crochets y sont encore.

C'était la plupart des Russes qui étaient de cette corvée-là. Ceux qui étaient de corvée au crématoire je crois qu'ils y sont tous passés. À ce moment-là, le crématoire marchait le mercredi et le samedi, à la morgue il y avait toujours

cinquante ou soixante morts : alors cette odeur cadavérique... En plus, les "employés" du crématoire mettaient du chlore, c'était infernal, c'était incroyable ! On ne pouvait pas respirer à l'intérieur, avec Joël Le Tac on respirait un bon coup avant d'entrer, on entraît, on jetait nos cadavres dessus et on ressortait pour reprendre notre respiration à l'air libre, c'est un des plus durs souvenirs que j'ai. On faisait ça quatre ou cinq fois le matin, quatre ou cinq fois le soir.

Un SS en principe était là, quand il n'était pas là on entraît au crématoire et les gars nous donnaient une gamelle de soupe. Joël Le Tac m'a dit : *"Tu comprends pourquoi ?"* Je n'avais pas fait le rapprochement :

– *"Tu ne comprends pas pourquoi ils ont de la soupe ?"*

– *"Non."*

– *"Parce qu'ils vont y passer, jamais ils ne sortiront de là."*

Ils restaient toujours au crématoire : ils empilaient les cadavres, ils mettaient du chlore au fur et à mesure. Ils étaient dans la cave, il y avait quatre ou cinq châlits, ils dormaient là. Dans ce bloc se trouvaient le crématoire, les douches, la table de dissection (par exemple, ils arrachaient toutes les dents en or, un dentiste venait et arrachait toutes les dents).

À Natzweiler, il existait un centre d'expérimentations médicales très connu... Un prisonnier qui avait un tatouage on lui enlevait son tatouage pour la maîtresse de Kramer... C'est connu les expériences au camp du Struthof. »

### **La Résistance interne au camp**

« Je dois dire que j'étais quand même un peu "planqué" mais malade, tuberculeux, mais enfin étant donné que j'étais le plus jeune du camp les docteurs me soignaient bien, je les connaissais tous, j'étais le "chouchou". Bien sûr les trois garçons qui avaient été parachutés d'Angleterre plusieurs fois, eux aussi se sont retrouvés dans les blocs sans être malades, Joël Le Tac n'était pas malade, mais il avait été "planqué" là comme ça. Là ça a duré jusqu'au mois d'août 1944.

Le général Delestraint était ici, je l'ai très bien connu parce qu'il connaissait bien Joël Le Tac. Le général était dans un bloc au-dessus de moi, il était là aussi un peu "planqué". J'allais le voir souvent, j'ai perdu beaucoup quand le général Delestraint a été tué parce qu'il m'avait dit : *"Je m'occuperai de toi au retour si on s'en sort !"*. Le général a été assassiné huit jours avant la libération du camp de Dachau.

Au camp il s'est formé un groupement de résistance, on savait qu'il y avait des maquis dans les montagnes, dans les Vosges, alors on espérait toujours qu'un jour les maquisards attaqueraient le camp pour essayer de nous libérer. Le général Delestraint avait formé un groupement, c'était lui le patron avec les trois garçons qui venaient de chez de Gaulle, des officiers, des jeunes sous-lieutenants. Je me suis retrouvé enrôlé dans ce mouvement de Résistance avec comme chef mon copain Joël Le Tac.

J'avais encore eu de la chance parce que j'avais les pieds plats et j'avais mal aux pieds souvent. J'avais des chaussures orthopédiques quand j'ai été arrêté, j'avais un camarade, un Belge, qui travaillait à la Feldkammer où le général Delestraint travaillait au début, il venait souvent voir le docteur Lavoué alors je le connaissais et je lui ai demandé : *"Est-ce que je ne pourrais pas avoir mes chaussures, j'ai mal et faire les corvées que je fais... ?"* – *"Tu vas faire une demande au médecin-chef, je vais la faire pour toi"*, trois jours après il m'apportait mes chaussures, alors j'avais des bonnes chaussures !

Il y avait pas mal de gars qui étaient entrés dans ces mouvements de Résistance, il en existait plusieurs : des gaullistes, des communistes, mais tout le monde était regroupé autour du général, je ne peux pas dire exactement comment ça fonctionnait, on m'avait toujours dit : *"Bon, tu passeras sitôt que le courant sera coupé, tu passes et tu cours comme tu es bien chaussé... !"* Voilà, mais ça n'a jamais eu lieu, hélas ! Les gars du maquis se sont faits prendre, la plupart ont été fusillés... Ils ne pouvaient pas, et heureusement car ça aurait été une catastrophe, je pense que les Allemands les auraient tous massacrés au napalm, ça a été dit après.

Le 28 août, j'avais travaillé toute la journée, le soir avant d'aller chercher la soupe, le docteur Lavoué vient dans le vachraum et me dit :

– *"Lapraye vous avez le typhus !"*

– *"Comment Docteur j'ai le typhus ?"*

– *"Cherchez pas à comprendre vous avez le typhus ! Allez, je vous emmène tout de suite au bloc des typhiques !"*

C'était un bloc en-dessous du nôtre, un bloc fermé avec des barbelés, personne ne pouvait y entrer. J'entre là-dedans, sur un châlit au troisième étage, et des typhiques partout autour de moi. Pour un typhique je me trouvais bien ! On m'apporte ma gamelle de soupe, je l'ai mangé, je ne comprenais pas.

Un quart d'heure après, je vois le docteur Lavoué qui revient me voir, il me dit :

– *"Lapraye, est-ce-que vous avez été opéré de l'appendicite ?"*

– *"Non."*

– *"Bon, alors allez ! Montez sur ce brancard, on vous emmène au Revier 1, on va vous opérer de l'appendicite !"*

– *"Docteur, je voudrais quand même avoir des explications !"*

– *"Voilà, le général Delestraint et vous êtes désignés pour un transport sur Breslau !"*

Alors Breslau c'était la mort à coup sûr, beaucoup de convois sont partis sur Breslau aucun n'est revenu. C'était en Prusse orientale, il y avait un tribunal allemand, tous les NN étaient recondamnés à mort et exécutés, certains ont été exécutés à la hache. Breslau ce n'était pas un camp, c'étaient des prisons, on ne savait rien, on savait qu'ils partaient pour Breslau, des gars sont revenus et là on a su que c'était l'extermination à coup sûr, moi je ne le savais pas mais les docteurs eux le savaient. Le général Delestraint était sur la liste de départ et moi aussi. Ils ont opéré le général d'une hanche, il n'en avait pas besoin, et moi on m'a opéré de l'appendicite le soir. J'ai évité Breslau comme ça. »

### ***L'opération de l'appendicite***

« On me met sur une espèce de grande table et alors là mon camarade Diefenthal était là, il était dentiste au camp de Natzweiler, c'est lui qui me l'a raconté : *"Moi j'étais chargé de t'endormir."* Ils m'ont mis un masque avec de l'éther, un petit coup derrière la tête et je n'étais plus là. J'ai été opéré par deux docteurs déportés, le docteur Bogaerts et le docteur Laffitte, Bogaerts était un médecin belge et Laffitte était un chirurgien français de Niort. Moi je n'ai rien vu, je ne sais rien :

Témoignage du docteur Lavoué (extrait de "La Résistance en enfer") :

*"Mon cher Lapraye, vous êtes désigné pour partir sur Breslau avec le général Delestraint que nous avons rendu intransportable, nous allons faire la même chose pour vous mais autrement. Et voilà Alex installé sur la table d'opération, anesthésié avec les moyens du bord, les chirurgiens Laffitte et Bogaerts sont là, l'intervention commence. À l'ouverture de l'abdomen un appendice apparaît sain et libre. Soudain le médecin SS entre dans la salle pour assister à l'opération. Les deux chirurgiens se regardent d'un éclair, le SS ne va-t-il pas découvrir la supercherie ? Pendant que le docteur Bogaerts qui parle allemand détourne l'attention du SS ; le docteur Laffitte prend une compresse imbibée d'éther et simule le geste de décoller l'appendice profondément enfouie, il frotte énergiquement pour le faire gonfler et rougir, et en une demie minute l'aspect recherché est acquis, l'appendice est enlevé. À cet instant, le SS dit : «Montrez-le-moi ! En effet, il fallait opérer !" Le tour est joué ! Autre forme de la résistance dans cet enfer, ce n'était pas la moindre, au nez et à la barbe de la Gestapo. Toute l'équipe des médecins et chirurgiens risquait sa vie, si la supercherie était dévoilée c'était la pendaison à coup sûr."*

J'ai une balafre très longue parce qu'on m'a recousu avec les moyens du bord. »

### ***L'évacuation du camp de Natzweiler-Struthof***

« Le 2 septembre 1944, c'est-à-dire cinq jours après, c'était l'évacuation du camp. J'étais alité, et soudain un camarade hollandais vient me voir et me dit :

– *"Tiens, il y a un prêtre français qui vient d'arriver, plus qu'un prêtre..."*

– *"Un évêque ?"*

– *"Oui, un évêque de Clermont-Ferrand."*

– *"Ah, bon !"*

– *"Il va venir, on l'amène au Revier."*

Et en effet, l'évêque arrive, c'était Monseigneur Pigué de Clermont-Ferrand : *"D'où viens-tu, qu'est-ce-que tu es ?"* Comment fallait-il l'appeler, Monsieur ou Monseigneur ? Il me dit : *"Ecoute, tu m'appelles comme tu voudras, pas Monseigneur ni Monsieur !"* Alors j'essayais de ne pas l'appeler ! Il m'a raconté qu'en passant à Paray-le-Monial son convoi avait été attaqué par les maquis de Paray-le-Monial et qu'il y avait eu beaucoup de morts parmi les attaquants.

Le 29 ou le 30 août, le réseau "Alliance" est au camp [plus de 100 résistants du réseau seront abattus] : le crématoire a brûlé pendant deux jours et demi sans arrêt, ils ont tous été exterminés, près de deux cents. Les bruits courraient dans le Revier, on appelait ça les "radio-bouteillons", qu'on était en train d'exterminer et de brûler tous les malades, qu'on avait commençait par les typhiques, et ainsi de suite les tuberculeux, on se faisait du souci. Ils avaient déjà commencé à évacuer tous les valides. On a su après que c'était le réseau "Alliance" et qu'il ne s'agissait pas de malades ni de déportés.

Nous sommes partis le 2 septembre pour Dachau. Nous sommes descendus à pied jusqu'à Rothau, il va sans dire que ma cicatrice s'est rouverte et je me suis retrouvé dans le wagon avec le docteur Laffitte, le docteur Bogaerts, le général Delestraint, Le Tac, tous ceux que je connaissais bien. Nous avons comme pansements des bandes en papier, un peu élastique, il m'a rebandé ma plaie : *"On verra ça quand on arrivera."* On a mis trois jours pour arriver au camp de Dachau. C'était le dernier train des malades, un train à bestiaux. Nous étions une quarantaine, la plupart allongés. Nous avons été bombardés deux fois par l'aviation alliée, nous n'avons pas eu de dégâts. »

## **DACHAU**

### ***L'entrée au camp***

« Dachau est situé à 12 km au sud de Munich, c'est le premier camp de concentration construit par les Allemands pour les Allemands. Les civils voyaient le camp de chez eux, ils voyaient aussi la fumée des crématoires, tous les gardiens allaient en permission, ce n'étaient pas toujours les mêmes, ils devaient certainement raconter ça à leurs familles... À mon avis, la plupart des Allemands étaient au courant parce qu'il y avait beaucoup de camps de concentration en Allemagne et tous ces gardiens allaient en permission, tous n'étaient pas SS, il y avait aussi des gardiens de la Wehrmacht... La population devait savoir, peut-être pas dans les campagnes, mais dans les grandes villes oui.

Nous sommes arrivés le 5 septembre 1944 en fin d'après-midi à Dachau. On nous a débarqué, nous sommes partis à pied jusqu'au camp. Là on nous a mis sur la grande place d'appel, nous étions la plupart le dernier convoi des malades, nous étions allongés par terre, sans paille ni rien, on a passé la nuit-là.

On nous a tous habillés en bagnards et on nous a donné un nouveau numéro, j'avais le 102916.

Il y avait une trentaine de nationalités. Le lendemain matin, les médecins ont fait le tri : j'aurais dû me retrouver au bloc des TBC, le bloc n°13, mais étant donné mon histoire d'appendicite, je me suis retrouvé au bloc chirurgie, le n°1. J'ai fait durer un peu mon histoire d'appendicite, ça suppurait, je laissais suppurer, il y avait deux infirmiers un Polonais et un Tchèque qui étaient très gentils, ils avaient compris mon histoire, ils me faisaient durer... J'ai passé deux mois là, de septembre à novembre.

Le docteur Laffitte je ne l'ai pas revu, il est resté dans les kommandos à Allach à 4 km du camp, c'était un petit camp qui dépendait de Dachau, c'était lui le médecin-chef des déportés du camp. Le docteur Lavoué était là, le docteur Bogaerts, tous les médecins qui veillaient sur moi étaient là. »

### ***Le travail au Revier***

« Au bout d'un mois, je m'ennuyais, j'avais peur qu'on me renvoie dans un bloc, un bloc fermé ou en kommando et j'ai demandé : *"Je ne pourrais pas rendre service ?"* \_ *"Oui, si tu veux travailler il y a pour toi..."* Je suis parti travailler au Revier 1, stuck 3, c'était le Revier des pleurésies purulentes : au rez-de-chaussée il y avait environ une soixantaine de châlits par terre, les autres étaient superposés sur trois étages. Tous ceux qui étaient au rez-de-chaussée c'étaient des pleurésies purulentes, on leur coupait un morceau de côte, on leur mettait un tuyau qui allait dans un bac en verre rempli à moitié d'eau et le pus tombait là-dedans... C'était d'une puanteur terrible et il fallait nettoyer ces bacs deux fois par jour et j'étais volontaire pour faire ça. Ce n'était guère agréable parce qu'il faisait très chaud dans la pièce avec tout ce monde, on était peut-être 150 ou 200, et il fallait sortir dehors où il faisait très froid pour laver ces bacs à un robinet. J'ai fait ça pendant environ deux mois.

Au mois de novembre, j'ai attrapé le typhus. On m'a envoyé au bloc du docteur Ragout, je m'en suis sorti, j'ai eu de la chance. À Dachau il y a eu environ 30.000 morts du typhus. Les SS ne rentraient pas trop dans le camp, ils avaient peur du typhus.

Pour moi Dachau c'était un préventorium à côté de Natzweiler. Dachau c'était le mouiroir, quand il y avait des gens dans les kommandos qui n'en pouvaient plus on les amenait là pour qu'ils y meurent.

Devant l'avance des Russes et des Alliés de l'autre côté, mais surtout du côté de l'est, il arrivait des convois de partout, ils arrivaient les uns après les autres.

Après le typhus, je suis retourné au bloc 13 des tuberculeux, j'y prenais mes repas et j'y dormais, on avait double ration de pain et double ration de margarine. Je suis reparti travailler aux pleurésies purulentes. Je pouvais aller partout, je pouvais sortir, en principe on ne pouvait pas sortir du bloc des TBC, moi je sortais parce que je connaissais beaucoup de monde, on m'appelait "Klein Alex", Petit Alex. Il m'est arrivé d'aller au bloc des curés, le bloc 26 chercher des hosties pour donner la communion à des malades, c'était Monsieur Michelet (Ministre des Anciens Combattants après la guerre et membre du Conseil Constitutionnel) qui m'avait indiqué comment il fallait faire : *"Toi tu peux y aller, tu peux sortir, j'en apporte moi aussi"*, il se baladait avec un pinceau, on l'appelait "le désinfecteur", il allait un peu partout aussi, c'était un grand croyant, il savait que j'étais allé à l'école chez les Frères.

Début février lorsque j'étais au Revier 1, aux pleurésies purulentes, il est arrivé un jour un convoi de Tziganes qui venaient de l'Allemagne de l'Est, ils étaient partis à 300 ou 400, pieds nus, à pied dans la neige, ils ont fait des centaines de kilomètres, tous ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient abattus sur le bord de la route. Il en est arrivé une cinquantaine à Dachau et tous avaient les pieds ou les mains gelés. Les docteurs, le docteur Suir, et les chirurgiens coupaient... et ils nous les envoyaient au Revier 1, tous les deux jours j'aidais à faire les pansements, on n'avait rien à mettre dessus seulement ces bandes en papier, ils leur coupaient le pied en bas du tibia sans anesthésie. Il n'y avait rien, les pauvres gars ne mangeaient même pas, ils mouraient les uns après les autres, j'étais à côté pour m'occuper d'eux. Il en est resté quelques-uns surtout ceux qui avaient les pieds gelés. C'était épouvantable. C'est ce que j'ai vu de plus dur pendant toute ma déportation. »

### **Le travail à la Postelrevier**

« Je suis resté aux pleurésies purulentes une partie de l'hiver, jusqu'en février. J'avais un ami qui était autrichien et qui avait le numéro 736, il avait été arrêté tout de suite lors de l'annexion de l'Autriche, c'était un grand croyant, un homme formidable, il me voyait tous les jours, on parlait, j'avais presque appris l'allemand avec lui. Je le vois et je lui dit : *"Eymerick, je suis embêté parce que je ne sais pas où je vais me retrouver maintenant, je vais peut-être retourner dans les blocs..."*, il me dit : *"Attends, je crois qu'on cherche quelqu'un à la Postelrevier..."* (c'est-à-dire la poste du Revier, il y avait la poste du camp, la poste centrale, car les Allemands politiques ou les droits communs avaient droit aux courriers de leurs familles et recevaient des colis, les Norvégiens eux recevaient des colis de la Suède. J'ai eu un ami norvégien, un jeune étudiant en français, dans leur colis il y avait toujours au moins deux litres d'huile de foie de morue, un jour il m'a donné un litre d'huile de foie de morue, je mettais ça dans ma soupe et je crois que ça m'a fait énormément de bien, je me suis senti beaucoup mieux).

Eymerick me dit : *"Il faut que tu puisses lire et dire les numéros en allemand"*, car les colis que ces déportés recevaient étaient immatriculés, je dis : *"Je sais compter, mais ça, ça va être un peu plus difficile." \_ "T'as 48H !" Je m'y suis mis et le surlendemain j'ai dit : "Eymerick, je peux !" \_ "Vas-y !" Alors il m'écrivait des numéros pour me tester.*

Il m'amène au Revier 5, c'était le Revier où l'on faisait une partie des expériences. J'étais dans une petite pièce et là je me suis retrouvé avec un Autrichien, c'était le chef de la poste de Klagenfurt, il était âgé, il avait été arrêté après l'affaire du 20 juillet 1944, l'attentat contre Hitler, ils avaient ramassé tous ceux qui étaient louches. Je me suis retrouvé là et le soir beaucoup d'Autrichiens venaient : un ancien député, un ancien ministre, tous antinazis, ils se retrouvaient tous là. Ce sont ces gens-là qui ont reformé le gouvernement après la Libération. Ils me laissaient, ils se figuraient que je ne comprenais pas tout mais à ce moment-là je comprenais bien l'allemand.

Le matin, un vieux SS venait, il n'était pas plus SS que moi, j'allais chercher les colis, ils arrivaient par un chariot, je les ramassais et je les mettais dans la pièce. Ensuite j'inscrivais le nom et le matricule sur un registre, quand le SS arrivait j'annonçais le nom de la personne à qui le colis était adressé, le matricule et le nom, c'est là qu'il ne fallait pas se tromper, c'était le matricule de l'arrivée des colis, c'était sur un cahier spécial. Je travaillais avec le SS, j'ouvrais les colis devant lui avec un couteau, il les regardait pour vérifier ce qu'il y avait dedans. Il est arrivé souvent que le SS prenne son couteau et me coupe un morceau de lard ou de saucisson et me le donne, mais il fallait que je le mange de suite, il ne parlait presque pas.

Ça a duré jusqu'à début avril et puis un jour nous avons reçu tous les Français un colis de la Croix Rouge Internationale, ce colis n'était pas destiné à Dachau, il était destiné aux déportés de Sachsenhausen, camp qui avait

déjà été libéré, les Russes étaient là. Ils ont distribué ces colis à tous les Français de Dachau. Il n'y avait pas dans tous les colis les mêmes produits, ils étaient immatriculés avec les noms, là c'était assez difficile. C'est ce qui m'a donné la possibilité de sortir du camp : certains entraient au Revier et ensuite en ressortaient. Notre homme de confiance était le Père Filli d'Hendaye, c'est lui qui s'occupait des colis, en dehors du Revier il avait une liste et quand il savait qu'il y avait un déporté qui avait été renvoyé du Revier dans les blocs ou vice-versa, il fallait les retrouver, c'était assez difficile et c'était mon travail. J'avais toujours une cinquantaine de colis à distribuer. Ce jour-là, il m'a demandé en allemand si j'avais pris mon colis : *"Non, j'en prends un."* Et je le mets de côté, une fois qu'on a eu terminé de travailler, j'ouvre mon colis et je trouve un demi kilo de café en grains, on n'avait rien pour faire du café, c'était une bêtise ! Je lui ai donné le café, alors là il a été vraiment content.

La journée est passée, le lendemain il est revenu et soudain en français il me dit : *"D'où es-tu ?"*, je l'ai regardé avec deux grands yeux ouverts :

– *"Mais vous parlez français ?"*

– *"Comme toi l'allemand en petit nègre ! J'ai été fait prisonnier fin 1914 et jusqu'à la fin des hostilités, je suis resté encore deux ans prisonnier en France après la guerre, en Bourgogne."*

– *"En Bourgogne et où ?"*

– *"Montceau-les-Mines."*

– *"A Montceau-les Mines ! Mais moi je suis de Paray-le-Monial !"*

– *"Et bien justement, j'étais en kommando à Paray-le-Monial, nous étions logés au Marché Couvert !"*

Alors là nous sommes devenus presque copains, le hasard... Tous les matins il m'apportait un sandwich et puis il m'en donnait toujours plus quand il ouvrait un colis. Un beau jour je lui ai demandé : *"Où en sommes-nous avec la guerre ?"* C'est lui qui m'a appris que Vienne était tombée, Aix-la-Chapelle était tombée, il me donnait des tuyaux. Je rentrais le soir à mon bloc, nous étions un petit groupe de copains, anciens de Natzweiler, on se retrouvait tous et je leur annonçais les nouvelles de la guerre. Je ne leur ai jamais parlé du SS, il m'avait interdit et je leur disais : *"J'ai un bon tuyau..."*, ils voulaient savoir : *"Mais comment tu sais ça ?"* – *"Je ne peux pas vous le dire mais croyez-moi !"* C'était jusqu'au bout comme ça.

Une quinzaine de jours avant la libération il n'y a plus eu de colis, il n'y avait presque plus rien à manger, je suis retourné au bloc 13. »

### **La libération du camp de Dachau**

« Nous avons été libérés par les Américains le 29 avril 1945.

Depuis la veille ou l'avant-veille, on a vu dans les miradors qu'on avait changé les SS, c'étaient tous des vieux, les jeunes étaient partis. Ce n'étaient même pas des SS, c'étaient des gars qui avaient une soixantaine d'années, ils n'avaient pas été mobilisés, on leur avait mis l'équipement SS sur le dos et ils étaient là pour garder le camp avec des mitrailleuses quand même. Les grands coupables, les vrais SS étaient partis la veille ou l'avant-veille de la libération du camp. Le dimanche matin de la libération du camp, on a vu les drapeaux blancs sur les miradors et les SS avaient enlevé les armes. On entendait le canon depuis quelques jours.

À 17H, j'étais aux toilettes, on était quatre ou cinq, et d'un seul coup on entend : *"Les Américains sont là !"* J'ai renfilé mon pantalon, je suis allé jusqu'à la place d'appel, j'étais maigre, je faisais une quarantaine de kilos, je suis arrivé là : la première personne qui est entrée au camp c'était une femme, une Américaine. Ensuite c'étaient les cris de joie, tout le monde chantait "La Marseillaise", chacun chantait son hymne national.

Les Américains ont fait une gaffe, ils ont donné quelques armes à des déportés qui sont allés abattre les pauvres vieux SS qui n'y étaient pour rien...

À Dachau, il y a eu beaucoup de morts par absorption de trop de denrées, les Américains avaient des boîtes de tout, de viande...etc., ils nous donnaient ça à volonté alors bien sûr... Heureusement pour les Français, le général Leclerc avait envoyé le général Revers avec des médecins militaires dont le docteur Pérus, ancien maire d'Argelès-Gazost (maintenant décédé), ils ont rassemblé les médecins déportés : *"Arrêtez ! Arrêtez !"* Alors tous les jours, il y avait des roulantes qui arrivaient de l'armée Leclerc, ils nous apportaient du riz au lait, des choses qui ne pouvaient pas nous faire de mal. Beaucoup de Russes et de Polonais sont morts ensuite d'avoir trop mangé.

Le camp a été libéré mais nous avons été mis en quarantaine. Moi doublement en quarantaine parce que j'étais tuberculeux, quoique je ne l'étais plus j'étais guéri. Au bout de trois semaines les tuberculeux du camp de Dachau sont

partis dans un sanatorium au bord du lac de Constance. Moi j'ai dit au docteur : *"Je vais aller au lac de Constance, ils vont encore me garder trois ou quatre mois avant de rentrer chez moi !" \_ "Si vous voulez vous pouvez repartir chez vous, vous pouvez vous faire rapatrier, je vais faire un mot que vous donnerez à votre médecin et puis vous pourrez partir."* C'est ce que j'ai fait et j'ai été rapatrié normalement.

Quand je suis rentré chez moi, j'ai raconté ma déportation, tout ce que j'avais vécu, tout ce que j'avais vu à mon père, à ma grand-mère, à mon oncle, à ma tante, alors tous m'ont dit : *"Il faut que ce soit toi qui nous racontes ça pour qu'on puisse le croire !" »*